

## Prologue

L'auvent qui protège la fenêtre est réduit à une rayure jaune et blanc fatiguée. Quant à la peinture, elle s'est presque tout écaillée sur l'inscription qui surplombe la porte, annonçant le *Sunflower Café*. Situé dans une ruelle tranquille du village de Pogley Top, il ne présente pas un grand intérêt. Mais si votre œil s'aventure par-delà sa façade quelconque et si vous en poussez la porte, vous découvrirez des murs d'un jaune aussi joyeux que l'éclat du soleil, de jolis rideaux bleu ciel parsemés de tournesols et une longue baie vitrée offrant la plus belle vue du village sur le ruisseau qui le borde. Vous y trouverez une ambiance chaleureuse, comme si ce café avait un esprit qui vous souhaitait la bienvenue, jamais plus heureux que quand il est rempli de rires et de bavardages. Parmi les femmes qui le fréquentent pour son délicieux thé de l'après-midi, que la patronne sait rendre copieux, un grand nombre sont à l'image de ce café : jamais vous ne devineriez la beauté et la force qui se cachent sous leurs dehors ordinaires.

Il y a des tas de tableaux de tournesols accrochés aux murs, mais celui qui se trouve près de la porte retient l'attention. Sous la gigantesque tête souriante et son auréole de pétales, quelqu'un a noté un poème :

*Sois comme le tournesol  
Brave et lumineux  
Vif et gai  
Sois doré et rayonne  
Conserve leur force à tes racines  
Tiens-toi la tête haute*

*Visage tourné vers le soleil  
Et l'ombre tombera derrière toi.*

Ceci est l'histoire de trois femmes qui n'auraient jamais cru pouvoir être les fleurs les plus grandes, les plus colorées, les plus éclatantes du champ.

Quand, ce jeudi matin, Jimmy Diamond annonça à Della qu'elle devrait renoncer à son jour de congé du lendemain, il n'avait pas imaginé quels rouages il venait de mettre en branle.

Face à Della qui protestait, invoquant qu'elle avait bloqué la journée depuis des semaines – c'était le pot de départ à la retraite de son ancien patron –, Jimmy persista. Non, elle ne pouvait pas prendre sa journée.

Il refusait.

Depuis quinze ans qu'elle travaillait pour lui, il ne lui avait jamais dit non auparavant. Il lui était arrivé de marmonner dans sa barbe quand elle lui avait demandé une faveur, mais il savait où se situaient ses intérêts s'agissant de Della. Il n'aurait jamais trouvé personne qui fasse comme elle bien plus que son devoir, couvrant ses arrières, effectuant la sale besogne, dissimulant ses écarts de conduite mieux que ne le faisait Della, et si elle avait eu à prendre de façon exceptionnelle un après-midi pour aller chez le dentiste ou éprouvé un gros ennui avec sa mère âgée, ça n'avait jamais été un problème jusqu'à maintenant.

S'il avait dit oui, cette histoire n'aurait jamais été racontée et la vie aurait continué à suivre plus ou moins le même cours que depuis des années. Une femme aurait continué à mener une existence malheureuse, à espérer d'une non-relation qu'elle en devienne une, et une autre femme aurait mangé en truffes l'équivalent du PIB d'un petit pays émergent. Pourtant, Jimmy Diamond s'obstina à refuser.

Ivanka, leur secrétaire débutante, était arrivée au bureau, ce jeudi matin, affaiblie et en larmes, balançant entre nausée et diarrhée, de toute évidence incapable de travailler. Aussi Della l'avait-elle renvoyée chez elle. Ivanka avait protesté un peu avant de céder et de déclarer qu'elle reviendrait après le week-end. Puis

Jimmy s'était pointé et avait annoncé qu'il s'absentait l'après-midi pour aller réseauter dans un club de golf et qu'il serait de retour le mardi suivant. Quand Della lui rappela qu'elle avait pris son vendredi, Jimmy avait levé les bras au ciel et déclaré que quelqu'un devait rester au bureau ; or, vu qu'il ne pouvait être là et qu'elle avait renvoyé Ivanka chez elle, qui restait-il ? Non, il n'y avait pas d'autres solutions : en tant que responsable administrative, il était du devoir de Della de rester à son poste, surtout pendant une période aussi chargée. Jadis, on trouvait des agents d'entretien à profusion, maintenant, la demande excédait l'offre et ils valaient de l'or. Della serait bien plus utile à assurer ici la permanence téléphonique qu'à avaler des bouchées à la reine et boire du vin blanc tiède dans un gobelet en plastique à Whitby, à la fête d'un type qui ne se rappelait probablement pas qui elle était, affirma Jimmy d'un ton sans réplique.

— Mais bien sûr qu'il se souvient de moi, répliqua Della, dont la bouche se pinça de défi. J'ai travaillé plus longtemps pour lui que pour vous.

Elle vit les traits de son visage s'adoucir et devina qu'il était sur le point de changer de tactique.

— Oh, Della, soupira-t-il en ouvrant les bras pour lui indiquer qu'il capitulait et s'excusait. Bien sûr qu'il ne vous a pas oubliée. Mais il n'a pas besoin de vous autant que moi. Il faut que j'aille à ce week-end de golf avec Pookie Barnes. Je lui dois cette faveur, vu qu'il vient de quitter Cleancheap pour nous confier tout le ménage de son entreprise et qu'il n'arrête pas de chanter nos louanges et de recommander nos femmes de ménage auprès de ses contacts. Je dois rester dans ses bonnes grâces. J'ai entendu dire que Roy Frog sautait partout comme une grenouille.

Jimmy éclata de rire à sa bonne blague. Roy Frog, propriétaire de Cleancheap, et lui étaient en rivalité de longue date. Della savait que c'était grâce au réseautage de Jimmy que Pookie Barnes, le plus gros client de Cleancheap, avait quitté le navire plus vite qu'un rat vêtu d'un gilet de sauvetage n'avait abandonné le *Titanic*.

Cela n'empêcha pas Della de chercher à faire valoir son point de vue.

— Jimmy...

— Vous n'auriez jamais dû laisser cette Ivanka rentrer chez elle.

Il pointait un doigt menaçant sur elle, pour insinuer que cette situation était entièrement sa faute. Il se référait toujours à leur employée en l'appelant « cette Ivanka » comme si elle ne faisait toujours pas partie du personnel de Diamond Classe, alors qu'elle y travaillait depuis six mois.

— Je ne pouvais tout de même pas l'enchaîner à son bureau, répliqua Della. Sans parler du fait qu'elle n'aurait pas été d'une grande utilité ici, vu son état.

— J'ai travaillé dans des conditions bien pires.

— Eh bien, tant mieux pour vous. Mais la jeune femme ne faisait pas semblant. N'importe quel imbécile s'en serait aperçu. Le meilleur endroit où elle pouvait se trouver, c'était un lit.

— Oui, je suppose que vous avez raison. Il fallait qu'elle passe toute la journée au lit. (Il sourit.) Et au lieu d'aller le féliciter, envoyez un cadeau à votre vieux patron médiocre en vous excusant de ne pouvoir être présente à son pot de départ.

— Cela risque de ne pas arriver à temps.

— Envoyez-lui une bouteille de champagne. Sur mes deniers. Livraison dans les vingt-quatre heures.

Si les yeux de Della s'étaient encore écarquillés, ils auraient jailli de leur orbite et seraient tombés sur son bureau. Jimmy Diamond était aussi radin que s'il avait eu des oursins dans les poches. Il aurait préféré se couper lui-même les testicules plutôt que de payer une livraison expresse pour quoi que ce soit, sans parler d'une bouteille de champagne offerte à un type qu'il n'avait jamais vu. Il devait vraiment tenir à ce qu'elle assure la permanence au bureau s'il en venait à de telles extrémités.

— Je sais ce que vous êtes en train de penser, ajouta Jimmy qui avait vu juste. Je ne suis pas réputé pour faire passer le champagne aux frais de la société pour le compte de personnes que je ne connais pas, mais j'ai vraiment besoin de vous savoir ici, nous avons trop de travail pour poser des congés en ce moment. Allez, Della, ne m'en veuillez pas. (Il lui fit son regard de chiot, les yeux tout ronds.) D'accord, qu'est-ce que je dois faire pour qu'on ne se

dispute pas à propos de cette histoire ? Vous voulez que je vous supplie ? Regardez, je vous implore.

Et Jimmy s'agenouilla avant de réunir ses mains comme pour lui adresser une prière.

— Relevez-vous, espèce d'idiot, lui intima Della qui faisait tout son possible pour rester contrariée.

— Je vous aime, Della. Vous le savez, n'est-ce pas ? (*Si seulement*, pensa-t-elle.) Et vous m'aimez ; c'est pourquoi vous allez envoyer du champagne à ce gars au lieu d'assister à sa fête pourrie. (Il avait raison.) S'il vous plaît, s'il vous plaît, s'il vous plaît, Della. Comportez-vous en amie et dites-moi que vous êtes d'accord.

Jimmy insista jusqu'à ce qu'un sourire résigné se dessine sur le visage de son assistante. Il avait remporté la victoire. Encore une fois. Comme toujours parce qu'il suffisait à Jimmy du flirt le plus allusif, du contact physique le plus léger, du plus petit soupçon de charme dans la voix pour qu'elle lui mange dans la main, et il en allait ainsi depuis quinze ans.

— Ne perdez pas le sens des mesures pour autant. Ne lui envoyez pas un putain de Dom Pérignon. Des bulles ne sont jamais que des bulles.

Voilà qui lui ressemblait davantage. Il n'avait pas complètement perdu l'esprit, au bout du compte, constata Della.

— Oh, et commandez aussi des chocolats pour ma bourgeoise. Le top du top, une grande boîte.

— OK, puisqu'il le faut, soupira Della.

Elle avait vraiment envie d'aller à Whitby, mais Jimmy avait besoin d'elle. Et Jimmy occupait la place de numéro 1 dans sa vie, tout comme elle occupait pour lui celle de femme numéro 1. Malgré tout ce que pouvait en penser Connie, cette Mme Sans-Gêne qui lui tenait lieu d'épouse.

Il ne fallut pas plus d'une heure pour que l'existence de Cheryl Parker soit bouleversée de fond en comble et qu'elle ait été vidée de ses entrailles. Telle était du moins la sensation qu'elle avait, plantée dans sa minuscule kitchenette, tandis qu'elle attrapait d'une main tremblante le morceau de papier qui avait mis un terme à son existence telle qu'elle la connaissait.

Elle aurait voulu que sa vie soit comme à la télévision. Elle aurait voulu avoir appuyé sur le bouton REMBOBINER juste avant d'ouvrir l'enveloppe. Elle aurait voulu l'avoir mise de côté jusqu'à son retour du travail, de sorte que Gary aurait pu la trouver en premier et disposer de temps pour inventer une excuse plausible ; comme ça, leur vie aurait pu reprendre son cours normal. Mais elle avait ouvert cette lettre et ce qu'elle y avait lu ne pouvait être ignoré. Une heure plus tôt, elle préparait des toasts et du thé pour un petit-déjeuner à deux, pendant que Gary prenait une douche, et ce n'était rien d'autre qu'un jeudi matin ordinaire. Plus que deux jours à travailler avant de se mettre au vert, puis on pourrait envisager les réjouissances habituelles du week-end : comme d'habitude, un *fish and chips* de chez Cod's Gift qu'ils partageraient, Gary et elle, pour le déjeuner de samedi, une bouteille de vin et quelques bières devant une émission comique à la télé. Désormais, elle était seule – célibataire – et elle n'arrivait pas à voir au-delà du moment. On lui avait arraché le cœur pour le piétiner.

Il était rare que le facteur passe en début de matinée, pourtant, ce jour-là, il l'avait fait. Et pour apporter trois enveloppes : la première contenait un catalogue plein de gadgets débiles, la deuxième un rappel du rendez-vous que Cheryl avait pris chez le dentiste et la troisième une lettre émanant de l'établissement où ils avaient leur compte d'épargne. Leur relevé trimestriel. Et

Cheryl l'avait ouvert pour découvrir que le compte qui aurait dû présenter un solde positif de quatre mille sept cent vingt livres était à zéro.

Elle ignorait combien de temps elle était restée plantée là, incapable de bouger, à écouter Gary traîner à l'étage. Elle l'imaginait en train de sécher à la serviette son épaisse chevelure châtain clair, de vaporiser un nuage de Lynx sur son corps, de s'habiller, sans se douter, le bienheureux, des affres dans lesquelles sa petite amie de longue date était plongée. Cheryl entendit ses pieds marteler les marches de l'escalier, regarda s'ouvrir la porte de la cuisine. Elle vit ses yeux se poser sur le papier qu'elle tenait, puis remonter jusqu'à son visage et, à l'expression qu'elle affichait, il comprit aussitôt ce qu'elle venait de découvrir.

Les mots sortirent dans un croassement.

— C'est parti où, Gary ? Où est l'argent ?

La question était purement rhétorique, parce qu'elle savait. Elle aurait parié les économies d'une vie – bon sang, quelle ironie ! – que cet argent se trouvait dans les caisses de William Hill.

Les yeux de Gary se mirent à cligner, signe qu'il était inquiet. Elle devinait que son cerveau cherchait çà et là quelque chose de plausible à lui sortir.

— Tu ne vas pas me croire..., commença-t-il à tout hasard.

Non, en effet, parce qu'elle avait voulu le croire chaque fois et que, chaque fois, il l'avait déçue.

— Essaie quand même, le coupa-t-elle.

Au fond, elle espérait qu'il prononcerait les paroles qui arrangeraient tout. Hélas, plus profondément encore, elle savait qu'il ne le ferait pas.

— Tu n'étais pas censée le découvrir. J'espérais que la somme serait revenue sur le compte avant que tu t'en aperçoives, expliqua-t-il, les mains farfouillant dans sa tignasse. Bon sang, Cheryl, je suis désolé. Je pensais que je pouvais le faire. Une dernière fois. Pour nous. Pour le bé...

— Non ! s'écria-t-elle avec une force qui la surprit elle-même. Ne t'avise surtout pas de dire ça. PAS QUESTION !

Il avait employé les mêmes mots dix-huit mois plus tôt. Il avait pris l'argent qu'elle avait économisé et mis de côté pour un traite-



ment de FIV, dans l'espoir de doubler la somme, voire la tripler, avait-il dit. On lui avait donné un tuyau – un truc sûr, de la part d'un type au parfum. Jamais jusqu'à sa mort elle n'oublierait le nom du cheval : Babyface. Il avait placé jusqu'à son dernier centime sur sa tête, et l'animal était arrivé deuxième. Alors, il avait pleuré, elle l'avait consolé, affirmant qu'elle lui pardonnait, mais que c'était la dernière fois, elle ne voulait plus qu'il joue. Il avait donné sa parole : il ne parierait plus jamais sur un cheval ou un chien. Alors, elle avait recommencé à mettre de l'argent de côté, se montrant assez stupide pour lui accorder le bénéfice du doute et conserver leur compte joint en état de fonctionnement pour lui témoigner sa confiance dans sa capacité de changer.

Mais il ne changerait jamais, elle le savait maintenant. Ils avaient atteint le point de non-retour. En réalité, ils y étaient déjà parvenus dix-huit mois plus tôt et, à présent, ils se trouvaient loin des sentiers battus, trébuchant sur un terrain incroyablement ardu jusqu'à ce qu'ils aient atteint la limite au-delà de laquelle ils ne pouvaient plus avancer. Pendant dix ans, elle l'avait entendu répéter la promesse d'un personnage de feuilleton télévisé : « D'ici un an, nous serons millionnaires » ; pourtant, ils louaient toujours la même petite maison ouvrière sans jardin, mais avec des plaques d'humidité, parce que Gary était convaincu qu'il allait gagner le gros lot. Pendant dix ans, elle avait été prisonnière d'un cercle vicieux où elle économisait de l'argent, le conservant soigneusement dans une théière pendant que lui perdait son salaire au jeu. Elle lui prêtait alors de l'argent de la théière, il promettait de changer de comportement et s'y tenait pendant deux mois avant de perdre son salaire au jeu... Cette fois-ci, elle ne se laisserait pas attendrir par la vue des larmes qui ruisselaient sur son visage.

En y repensant plus tard, elle s'avéra incapable de se souvenir en détail des mots qui furent prononcés ce jour-là. Elle lui annonça que c'était terminé et il devina sans qu'elle sache trop comment qu'elle le pensait cette fois-ci. Il lui demanda s'il devait partir et elle répondit que oui. Il rangea quelques affaires dans une valise et s'essuya les yeux en lui répétant qu'il était désolé, qu'il l'aimait et qu'il rembourserait l'argent, quoi qu'il arrive. Il promit, mais elle ne le crut pas. Elle n'accordait plus le moindre crédit à ses

paroles, qu'elle voyait enfin comme les conneries qu'elles étaient. Il partit, tête basse, et monta dans la voiture déglinguée qu'ils avaient depuis huit ans. Et qui n'était même pas neuve quand ils l'avaient achetée.

Cheryl écouta la voiture démarrer, le moteur haleter : le trou dans le pot d'échappement ne diminuait pas. Son oreille suivit le bruit de ferraille jusqu'à ce qu'il ne soit plus audible et, alors seulement, elle s'autorisa à hoqueter un sanglot, lorsqu'elle sentit que ce qui les avait liés l'un à l'autre – quoi que ce soit – avait fini par céder après s'être étiré à son maximum.

*Je te l'interdis, s'intima-t-elle. Ne t'avise surtout pas de verser une larme de plus sur cet homme. Tu n'as pas assez pleuré ?*

Assez pour remplir cinq seaux de lavage au fil des ans. Et elle avait encore assez de larmes au fond d'elle pour en remplir un autre. Alors, elle n'osait pas en laisser couler une seule de plus, de peur qu'elle soit rejointe par des milliers de ses semblables. Quelque chose à l'intérieur de son être gémit, sans doute son estomac, mais en émettant le bruit de son cœur qui se fissurait. Et au vu de ce qu'elle ressentait, c'était peut-être bel et bien le cas.

Elle jeta le relevé de son compte d'épargne sur le plan de travail et ramassa son sac plein de produits ménagers. Ce matin, elle effectuait sa campagne de choc mensuelle dans la maison de M. Ackworth, ce qu'elle détestait parce qu'il lui aboyait des ordres comme si elle était un chien ; ensuite, il y aurait un quatre-mains chez sa cliente favorite, avec cette fainéante de Ruth Fallis, puis le nettoyage exceptionnel d'un bureau. La journée s'annonçait longue et difficile.

Elle avait besoin de travailler, de s'occuper pour ne penser à rien sauf aux tâches à accomplir. Si seulement la vie pouvait être rafraîchie et retrouver sa perfection avec une éponge et un petit « pschitt » de Carolin, pensa-t-elle en réalisant que, à partir de maintenant, pour couronner cette journée déjà désastreuse, elle allait en plus devoir aller au travail en bus.